

CHAPITRE II  
FORMES ET CONSÉQUENCES  
DU MALAISE

Après avoir analysé les causes du malaise dans le chapitre précédent, nous nous permettons maintenant d'analyser dans ce chapitre les formes que prend le malaise, qu'il s'agisse d'une maladie physique, morale ou mentale, et cela jusque dans leurs conséquences.

1. Formes du malaise

1.1 Maladie physique

Dans l'oeuvre de Green, le malaise frappe le lecteur car il se traduit souvent sous forme de maladie physique. On aperçoit en effet que certains personnages de Green sont des malades ; ils attrapent une sorte d'étrange maladie. A maintes reprises, les personnages comme par exemple, Germaine et M. Maurecourt dans **Adrienne Mesurat** sont décrits dans leur apparence physique, et de ce point de vue-là, ils sont des gens qui ont des soucis de santé.

Dans le cas de Germaine, on peut noter que l'auteur parle à plusieurs reprises de symptômes de

maladie à propos de cette vieille fille, mais indirectement, par le biais de l'opinion d'autres personnages comme par exemple Adrienne et son père. Aux déclarations de ces deux personnages, on peut encore ajouter les descriptions de l'auteur et la confession de la malade en personne. Avant d'examiner dans quel état apparaît Germaine aux yeux de l'entourage, nous profitons de l'occasion donnée par l'auteur pour regarder en direct le personnage et ses traits physiques. La citation ci-dessous au sujet du physique de Germaine, nous incite à estimer qu'en effet l'idée que cette vieille fille est malade, est vraie :

Son grand corps voûté comme celui d'un vieillard ne paraissait pas en état de se soutenir et elle marchait en étendant vers elle sa main droite d'une manière qui faisait songer à une aveugle. La crainte de tomber accusait l'expression naturellement du visage, et ses sourcils, sans cesse rapprochés par l'inquiétude et la souffrance, avaient fini par creuser des rides parallèles dans le front.<sup>1</sup>

Une telle description de la part de l'écrivain ne fasse même pratiquement aucun doute en ce qui

---

<sup>1</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 35.

concerne la santé de Germaine. Et comme elle est vraiment affectée par une maladie, il ne reste qu'une seule question, une question en annexe, à savoir le nom de cette maladie mystérieuse. La confession de la malade constituant, d'après nous, la conclusion du débat, nous tenons prendre le temps de lire les témoignages de sa soeur, Adrienne et de son père afin d'élargir nos connaissances au regard du contexte familial.

Aux yeux d'Adrienne, Germaine est une malade par excellence. Elle en a la ferme conviction. Sa soeur ne peut être qu'une malade contagieuse à tel point que l'on doit éviter de l'approcher. Adrienne éprouve beaucoup d'effroi à l'idée de la maladie de sa soeur. Elle n'ose même pas s'approcher de Germaine. Même le jour où Germaine se décide à fuir la maison et à vrai dire fuir son père autoritaire, Adrienne n'ose guère lui serrer la main ni même l'embrasser. Elle éprouve trop de dégoût. Après la fuite de Germaine, même si Adrienne se met à regretter de ne pas lui avoir donné un seul baiser le jour de son départ, elle est encore tellement dégoûtée de Germaine qu'elle ne songe pas un instant à faire l'hypothèse que cette dernière n'est peut-être pas contaminée :

Elle regretta de ne pas avoir embrassé Germaine ou, plutôt, de n'avoir pu l'embrasser, car au moment où

elle avait vu ses bras se tendre vers elle, un sentiment d'incoercible horreur l'avait fait rentrer dans sa chambre. Peut-être, en effet, ne suffisait-il que d'un baiser pour lui communiquer cette maladie dont souffrait sa soeur. Sans doute la vieille fille l'avait assurée qu'elle n'était pas contagieuse, mais n'est-ce pas ainsi que parlent tous les malades?<sup>2</sup>

Il y a seulement une exception : M. Mesurat qui refuse de croire que cette fille est une malade. Il refuse obstinément, et ne veut même pas entendre parler de ce qui concerne la prétendue maladie de Germaine. Il interdit à ses filles d'en dire plus. Il finit toujours par se mettre en colère lorsqu'Adrienne ou Germaine insinuent qu'une maladie ronge l'aînée. Nous avons ci-dessous donné l'exemple de deux scènes où le vieillard têtue devient furieux en entendant Adrienne insister sur l'état anormal de Germaine ou Germaine avouer elle-même sa fièvre. La première citation reprend une conversation de M. Mesurat avec Adrienne :

- Veux-tu te taire! ordonna-t-il. Si elle était malade, elle l'aurait dit.
- Elle me l'a dit.

---

<sup>2</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 135.

- Ce n'est pas vrai. Elle va parfaitement bien.<sup>3</sup>

La deuxième citation est le refus de M. Mesurat lors d'aveu de Germaine :

Germaine fit mine de parler.

"Tais-toi, ordonna-t-il. D'abord ce n'est pas ce climat. On n'attrape pas la fièvre en Seine-et-Oise, tu m'entends, et tu n'es pas malade, et il n'y a jamais eu personne de malade ici."<sup>4</sup>

On dirait que le refus de ce père obstiné n'est que la peur de se trouver confronter à la vérité. En effet, il a peur que la chose ne soit réelle. C'est pour cela qu'il veut la passer sous silence. A part le refus de M. Mesurat, il y a aussi celui de Germaine, la malade elle-même, qui prétend dans les premières pages du roman qu'elle n'est pas malade. Ci-dessous, Germaine réplique à Adrienne qui l'accuse :

- Eh bien, demanda-t-elle (Adrienne) enfin d'un ton brusque, tu es fatiguée, Germaine?

La malade releva la tête.

---

<sup>3</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 102.

<sup>4</sup>Ibid., p. 109.

- Mais non, dit-elle. Est-ce que tu me trouves mauvaise mine? (. . .) J'ai dormi cinq heures, reprit Germaine avec la volubilité d'une personne qui plaide sa cause. Je me sens bien, je vais comme hier et les autres jours.<sup>5</sup>

Quoi qu'il en soit, lorsque l'histoire évolue, Germaine qui ne peut pas éluder la vérité se met à l'accepter et avouer finalement à Adrienne ainsi qu'à son père qu'elle est malade. Le refus de Germaine a été proféré cependant sur le ton de quelqu'un qui veut seulement se consoler. Le mot "la maladie" qu'utilise l'écrivain peut alors suffire en soi pour comprendre le doute d'Adrienne. La confession de Germaine ci-dessous semble confirmer l'interprétation faite par Adrienne à propos de cette énigme :

Germaine secoua la tête. "Il y a douze ans que je suis malade, dit-elle (. . .) Tu le sais très bien, reprit la vieille fille d'un ton calme. Tu n'oses jamais t'approcher de moi. Et ta figure, ton expression lorsque je viens près de toi, tu crois que je ne vois pas cela? En ce moment même (. . .)"<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 36.

<sup>6</sup>Ibid., pp. 98-99.

Il est intéressant de remarquer que nous, lecteurs, ne sommes jamais sûrs de ce qui fait la maladie de Germaine, un personnage physiquement faible. Oui, nous savons qu'il y a une maladie atroce qui la ronge et que sa santé est mauvaise, mais cette maladie garde son anonymat. Germaine n'est toutefois le seul personnage à être présenté comme malade. Les symptômes physiques d'une maladie transparaissent encore chez un autre personnage, M. Maurecourt, qui se présente lui aussi comme une personne chétive accablée par une maladie sans nom. Selon l'état de santé dressé par sa soeur, Marie Maurecourt, on est amené à constater qu'il est bien malade bien qu'il soit lui-même médecin et qu'il vienne secourir les souffrants dans le village. La déclaration ci-dessous, faite par Marie Maurecourt devant Adrienne, met en accusation son amour fou en le soupçonnant d'être la raison du tumulte dans la vie de son frère :

"Vous tuez mon frère", dit-elle enfin avec force.  
(. . .) Extrêmement délicat. Sa vie n'a été qu'une longue suite de maladies. Il est faible, son coeur faible, il suffit de rien pour déterminer une crise, un arrêt. C'est moi qui ai toujours pris soin de lui. J'ai dix ans de plus que lui et pourtant c'est lui qui a l'air le plus âgé. S'il lui arrive quelque

chose (. . .)<sup>7</sup>

Selon la révélation de Marie Maurecourt, la vie de son frère ne tient qu'à un fil. Il ne souffre pas moins que Germaine. Mais voilà tout ce que les lecteurs ont le droit de savoir ; on ne sait toujours pas comme dans le cas de Germaine, la cause réelle de la maladie du docteur dévoué.

Nous pouvons supposer, au sujet de la maladie physique, qu'il existe un lien entre la vie personnelle de Green et ses personnages. La phobie de la maladie chez Green a été reproduite au travers de ses personnages. Ils s'inquiètent comme leur auteur qui en a l'obsession dans sa propre vie personnelle.

Après avoir consulté divers livres de critiques, comme par exemple : **Julien Green ou l'Obsession du mal** et **Julien Green par lui-même**, nous avons découvert que ces livres mentionnent tous la maladie greenienne. Cet écrivain parle d'ailleurs lui aussi de sa phobie de la maladie. Toute cette attitude a été influencé de son oncle Willie qui avait atteint par une maladie vénérienne. Dès que Green sent quelque chose germer en lui, il

---

<sup>7</sup>Green, Adrienne Mesurat, pp. 318-319.

s'inquiète au plus haut point. Il va jusqu'au bout de son raisonnement en se prouvant qu'il s'agit vraiment d'une maladie vénérienne.

Nous avons ici une preuve tirée d'un critique parlant de l'émotion de Green lorsqu'il se sent attaqué par quelque chose d'atroce :

Le monde des sens tout entier demeurerait pour lui "un vaste lieu d'horreur." De là les larmes qu'il éprouvait à sentir rôder en lui, "comme les germes d'une maladie, les impitoyables désirs de la chair."<sup>8</sup>

Par une sorte de phobie de la maladie, Green introduit dans ses divers romans, des personnages victimes de la maladie comme Adrienne et le docteur Maurecourt. Les symptômes éprouvés nous indiquent que ces personnages sont des malades, mais sans que nous sachions par quelle sorte de maladie ils sont punis. Quoi qu'il en soit, la maladie physique des personnages tient une place non négligeable, par rapport à la maladie morale qui lui est parallèle. Elle est si étrange qu'elle se présente, pour l'homme greenien comme

---

<sup>8</sup>Jean-Philippe Ravoux, **Julien Green. Léviathan** (Paris : Bordas, 1973), p. 12.

un insupportable non-sens.<sup>9</sup>

## 1.2 Maladie morale

Le malaise touche la santé morale des personnages. La maladie correspond d'une part au sentiment d'instabilité dans la vie avec sentiment d'angoisse chez les personnages et d'autre part à l'obsession de la vie intérieure. Le sentiment d'angoisse est un sentiment âpre qui est l'apanage des personnages greeniens. Leur nature est particulière car ils sont trop susceptibles. C'est pour cela qu'ils éprouvent en même temps un conflit intérieur qui les ronge à égalité avec l'angoisse.

### 1.2.1 Angoisse

Il nous importe d'insister ici sur le fait que cette angoisse a pour origine celle de l'écrivain lui-même. Il est évident que Green a eu une enfance heureuse puis une adolescence tourmentée et malheureuse. Le trouble qu'il a connu le jour de la séparation avec sa mère le poursuit comme une ombre et se transforme en

---

<sup>9</sup>Sémolué, Julien Green ou l'Obsession du Mal, p. 24.

angoisse inguérissable. A part de ce moment-là, la crainte de sa situation prend des dimensions énormes. On peut alors dire comme M. Antoine Fongaro que Julien Green est un témoin de l'angoisse contemporaine. (L'existence dans les romans de Julien Green, Rome, 1954)<sup>10</sup> Cela veut dire qu'en analysant les thèmes majeurs au sujet de l'existence dans les romans de Green, on constate qu'il y est question que de détails sur le destin, la solitude, l'ennui et le temps immensément long du malheur des personnages malheureux. Et ces gens sont des représentants des hommes du siècle actuel. Si exagérés qu'ils soient dans leurs comportements, les personnages greeniens restent de bons héritiers de cette angoisse contemporaine. Les paroles suivantes sont de Green en personne. Maintes critiques les ont reprises :

L'angoisse et la solitude des personnages se réduisent presque toujours à ce que je crois avoir appelé l'effroi d'être au monde sous toutes ses formes. (Journal, 29 octobre 1949)<sup>11</sup>

Green lui-même obligera ses personnages à parler,

---

<sup>10</sup> Jean-Laurent Prévost, **Julien Green ou l'âme engagée** (Lyon : Editions Emmanuel, 1960), p. 77.

<sup>11</sup> Ibid., p. 78.

à confesser leur mal d'exister. (A. Blanchet, pp. 151, 284)<sup>12</sup> Cela veut dire que les personnages de Green sont tellement acculés par leur auteur même dans leur destin abominables qu'ils vont jusqu'à confesser leur mal d'existence. C'est ainsi que le monde des personnages greeniens est celui du mal et de l'angoisse. Ce qui correspond déjà dans la vision de l'auteur avec la crainte de l'instabilité de la vie et du monde. Autrement dit, la maladie ici, c'est l'effroi, l'angoisse d'être au monde. Et en analysant minutieusement les oeuvres de Green, nous découvrons que les personnages greeniens sont tourmentés, formés par la solitude, l'ennui et le sentiment d'instabilité de la vie.

Prenons d'abord l'exemple d'Elisabeth dans **Minuit**. Un triste sort attend cette orpheline dès le jour du suicide de sa mère. Sa vie d'isolée commence. Elle va connaître une vie mouvementée, étrange. A qui pourrait-elle faire appel? L'étrangeté de ses tantes l'empêche de pouvoir vivre heureux avec elles. L'angoisse en face de son destin la poursuit. Son statut d'orpheline constitue déjà une énorme angoisse en soi. Le déménagement ne fait qu'augmenter son malheur. Son angoisse ne tient pas à son caractère angoissé comme dans le cas des

---

<sup>12</sup>Ravoux, Julien Green. *Léviathan*, p. 123.

autres personnages de Green mais elle reste la conséquence des événements concrets qui touchent la fille. Elle n'est donc pas un personnage à l'âme angoissée, mais devient pire que cela. Et, à la fin de l'histoire, lorsqu'elle devient captive au château de Fontfroide, elle se rend compte que les heures pénibles reviennent et que sa vie s'engage à nouveau dans la voie de malheur. Son angoisse reprend clairement forme.

Dans son affolement, Elisabeth se mit à verser des larmes. Après avoir été une grande personne qui joue une étude, elle redevenait tout à coup la petite fille qui a peur et par un geste d'angoisse tortille le bout de ses cheveux. Du jour où M. Agnel était venu rendre visite à Mme Lerat, elle avait eu le pressentiment que sa vie allait s'assombrir.<sup>13</sup>

Comme nous tâchons de décrire l'angoisse des personnages sous tous ses angles, il nous est nécessaire de mentionner aussi le fait que la vie solitaire ou bien de réclusion des personnages fait, elle aussi, appel à leur angoisse sans qu'on puisse les aider.

A l'opposé d'Elisabeth, Adrienne dans **Adrienne**

---

<sup>13</sup>Green, *Minuit*, p. 158.

Mesurat, éprouve elle aussi le sentiment d'angoisse. Mais ce sentiment est coloré par sa propre nature. Depuis le début, la jeune fille est présentée comme une héroïne dont la vie est sans bonheur. Ses activités sont ennuyeuses car elles sont pratiquées quotidiennement sous le regard de sa soeur, l'adjointe de son père cruel. Sa solitude et l'incompréhension familiale également intensifient son angoisse et sa maladie morale. Bien qu'Adrienne soit la fille d'une famille assez riche et qu'elle ait tout ce qui peut la rendre heureuse, son père conserve tout cet argent pour constituer sa dot de mariage. Du coup, elle s'enlise dans la solitude et l'ennui qui l'accablent dans une angoisse infernale. Cette citation est tirée d'une partie décrivant remarquablement le sentiment d'angoisse d'Adrienne qui éprouve alors de la douleur morale à subir l'ambiance provinciale de son village :

Il y a quelque chose de terrible dans ces existences de province où rien ne paraît changer, où tout conserve le même aspect, quelles que soient les profondes modifications de l'âme. Rien ne s'aperçoit au-dehors de l'angoisse, de l'espoir et de l'amour et le coeur bat mystérieusement jusqu'à la mort sans qu'on ait osé une fois cueillir les géraniums le vendredi au lieu du samedi ou faire le tour de la ville à onze heures du matin plutôt qu'à cinq heures

du soir.<sup>14</sup>

A ce moment-là, Adrienne éprouve un sentiment d'ennui insoutenable. Elle tombe dans une espèce d'engourdissement moral et ne garde de la vie qu'une image de sa solitude. Comparée avec Elisabeth, Adrienne a une nature assez étrange. Tandis qu'Elisabeth est confrontée à des problèmes concrets que nous avons déjà mentionnés, Adrienne crée sa propre angoisse. Il semble qu'Elisabeth soit un objet ; elle ne peut rien faire. Elle doit se laisser aller à son sort. Dans le cas d'Adrienne, tout est pourtant différent. Celle-ci essaie de tout faire pour elle-même ; elle a fait partir sa soeur, elle a rôdé le soir..., etc. Elle prend son destin en main. En plus, lorsqu'elle est opprimée par l'autorité de son père, le désir de se libérer ne fait que se développer en elle. Elle le déteste. Et le mélange d'angoisse et de haine contre son père se traduit par ses actes. C'est ce jour-là, le jour où son père apprend le départ de Germaine, que le drame arrive. Il est furieux contre la jeune fille qui a aidé sa soeur à s'enfuir. Il lui demande l'adresse de Germaine, mais elle refuse. Tremblant de colère, il la frappe et la gifle à plusieurs reprises de toutes ses forces. Elle

---

<sup>14</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 93.

chancèle et pousse un soupir qui ressemble à un râle. La scène se termine par ses menaces d'aller voir le docteur Maurecourt qu'il punira, car il soupçonne ce docteur d'être celui qui fait rôder Adrienne dans les alentours le soir. M. Mesurat croit que le docteur Maurecourt veut la dot de sa fille : "C'est à ton argent qu'il en a. Je commence par te déshériter. Tu n'auras pas un sou. Tu n'épouserai personne."<sup>15</sup> Alors que ce vieillard sort et est en train de descendre l'escalier, Adrienne, prise par une espèce de somnambulisme, s'élançe d'un coup sur lui. Elle se porte de tout son poids sur les épaules de son père qui en perd l'équilibre et tombe dans l'escalier. Il meurt. Cette scène est tellement importante que l'on ne peut l'ignorer. La longue citation ci-dessous a pour but de montrer le vrai sentiment qui anime Adrienne pour oser tuer son père :

Il franchit le seuil de la chambre et gagna le palier d'un pas rapide. Adrienne le suivit des yeux, puis il sembla que tout d'un coup son corps entier se détendît. Elle s'élança volée. (. . .) Elle crut voir une lumière qui tournait autour de la tête du vieillard. Une horrible frayeur la saisit et, sans savoir comment, à peu près comme si elle eût

---

<sup>15</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 161.

été jetée dans le noir par une force irrésistible, elle se rua vers l'escalier ; tout son poids porta sur les épaules de son père qui perdit l'équilibre et tomba en avant, tandis qu'elle se tenait à la rampe. Elle l'entendit crier : "Ho" comme quelqu'un à qui la respiration est coupée. (. . .) Elle se pencha par-dessus de la rampe, de toutes ses forces, le ventre coupé par cette barre de bois. La sueur coulait dans ses sourcils et le long de ses tempes. A mi-voix elle appela : "Papa!" Au bout d'un instant elle s'assit sur la première marche de l'escalier et attendit.<sup>16</sup>

Avec la citation ci-dessus, nous savons qu'Adrienne n'est pas une meurtrière par nature. Elle a commis ce meurtre agitée par un état d'esprit anormal. Ici, l'auteur veut nous dire en quelque sorte que la jeune fille a exécuté cet acte dans son état de crise morale. La phrase "Adrienne le suivit des yeux" nous indique quelle haine Adrienne ressent contre son père autoritaire. Une autre phrase comme "sans savoir comment, à peu près comme si elle eût été jetée dans le noir par une force irrésistible" peut par contre plaider en faveur d'une erreur involontaire de la jeune fille.

---

<sup>16</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 161.

Lorsqu'elle revient à elle, elle est d'ailleurs frappée par un sentiment de repentir soudain : elle se met à appeler son père.

Nous sommes alors dans l'obligation d'en conclure que les personnages greeniens sont partagés entre le sens du bon et du mauvais. Ils commettent souvent des erreurs dans des moments de somnambulisme. Lorsqu'ils reviennent à eux-mêmes, ils sont rongés par un sentiment de remord et leur prise de conscience est complète. Dans la scène d'Adrienne qui tue son père, le mot "une force irrésistible" reste là pour soutenir cette idée.

Et après l'assassinat de son père, l'angoisse qui était depuis longtemps à l'état d'incubation dans son esprit fait son apparition d'une manière violente. Auparavant, Adrienne était troublée par la solitude et l'angoisse qui se manifestaient seulement sur le plan sentimental. Par contre, après la scène atroce, elle éprouve en addition un sentiment de terreur épouvantable et de peur. C'est le jour même où elle vient de tuer son père qu'elle est prise de peur et de regret à l'idée de l'avoir tué. Elle ne peut plus se maîtriser. Elle se sentait comme dans un cauchemar. Elle est debout mi-inconsciente sans savoir ce qui se passe. Elle se demande alors qu'il lui est arrivé car elle est debout dans la nuit au lieu d'être sur son lit. A ce moment-là,

la fille n'est pas seulement l'esclave d'une angoisse tenace mais aussi d'une terreur épouvantable :

C'est alors que la terreur la prit. Elle fut épouvantée de se voir debout. Si elle était debout, c'était qu'il y avait quelque chose. Que voulait-elle faire? Trouver la lampe et l'allumer, parce que'elle avait peur. Elle bégaya : "C'est stupide, c'est stupide."<sup>17</sup>

L'acte criminel et fortuit a déjà bien puni en retour la jeune fille. Il l'a beaucoup peinée et troublée psychologiquement. Elle regrette. Et bien que ce qu'elle eût appelé l'obstacle à son bonheur ait été éliminé de sa vie, elle ne peut connaître une vie heureuse. Elle se trouve prise en effet par le tumulte de son angoisse qui ne peut qu'augmenter en proportion de sa solitude et de sa tristesse. Remarquons dans l'extrait ci-dessous, qu'Adrienne n'est pas moins malheureuse que de coutume. Il semble qu'elle souffre moins à la pensée de l'ennui quotidien, mais elle ne trouve pourtant pas non plus le moyen de se rendre moins mélancolique et plus heureuse :

---

<sup>17</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 165.

Avec le temps, Adrienne finissait par s'habituer aux nouvelles circonstances de sa vie, à sa solitude et même à cette tristesse qui ne la quittait plus. Il lui semblait qu'elle souffrait moins. Elle n'avait plus en s'éveillant, cette surprise douloureuse d'autrefois à la pensée que la journée qui commençait ne lui apporterait rien ; au contraire cette certitude lui semblait une bonne chose parce que, se sachant en garde contre l'espoir, elle se sentait en quelque sorte à l'abri d'un malheur. Que pouvait-il lui arriver qui pût vraiment la consterner ? N'avait-elle épuisée les sources de sa mélancolie ?<sup>18</sup>

On peut dire qu'Adrienne est victime de l'angoisse qui fait sa nature. Hélas, elle doit vivre solitairement, elle en devient d'autant plus triste. Elle cherche à fuir ses pensées angoissées en voyageant à la recherche d'un lieu paisible. Malheureusement, son voyage ne lui est d'aucun recours. L'angoisse est toujours là à lui serrer la gorge.

L'angoisse que l'on aperçoit chez les personnages greeniens se révèle encore sous d'autres formes. Nous insistons sur celle qui constitue un trouble suffisant

---

<sup>18</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 186.

pour rendre logique un malaise physique. Lorsqu'il y a un changement brutal ou une perturbation désastreuse dans la vie de quelqu'un, ce dernier, violemment attaqué par l'angoisse, est la proie malheureusement de symptômes psychosomatiques. Ici, l'angoisse se double d'une maladie psychosomatique. Mme Londe dans *Léviathan* en donne un bon exemple. Cette patronne d'un petit café à Lorges sait bien que son café risque de faire faillite lorsqu'Angèle, la prostituée du café, ne veut plus se courber pour recevoir ses ordres. Cette propriétaire est prise alors par une colère et est troublée par un malaise physique insoutenable :

L'inquiétude, la colère mêlaient la bile à son sang.  
 (. . .) Un malaise physique venait augmenter le trouble de son esprit et elle se demandait avec effroi comment elle allait faire pour rester là sans bouger une heure et demie, peut-être plus. D'où lui venait cette envie de vomir qui la tourmentait?<sup>19</sup>

Nous pouvons dire que le thème de l'angoisse reste attaché à la nature angoissée de chaque individu, aux catastrophes de la vie, ainsi qu'au désespoir. En réalité, tous les personnages sont à la recherche du

---

<sup>19</sup>Green, *Léviathan*, p. 197.

bonheur mais ils risquent de tout perdre, y compris l'espoir.

### 1.2.2 Conflit intérieur

L'angoisse tient une grande place dans la vie et la santé morale des personnages greeniens. Et pourtant cela n'est pas tout : ils hésitent entre l'action et le désir. Ils ne peuvent pas se décider. A maintes reprises, on constate que les personnages sont nerveusement obsédés, ils se posent des questions sous forme de monologue intérieur. Les questions des personnages sur le comment et le pourquoi des choses émergent d'une façon fréquente dans leurs pensées. Ils sont partagés entre ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent. On dirait qu'ils se sentent mal à l'aise dans leur peau. Et lorsqu'ils atteignent un tel état de confusion morale, ils sont affectés par un conflit intérieur. L'inquiétude se mêle à leurs pensées équivoques. Il est à remarquer que parfois les personnages eux-mêmes n'ont pas compréhension des erreurs qu'ils ont commises. Leurs actes criminels ont été faits instinctivement ; c'est pour cela qu'ils ne veulent pas se montrer responsables de leurs actes fortuits. Il apparaît quelquefois que les personnages commettent les choses dans un état de mi-conscience et mi-inconscience comme nous l'avons déjà vu.

En général, ce refus de prendre des responsabilités s'accompagne d'actions très limitées dans les romans de Green. c'est l'état intérieur des personnages, à travers la description minutieuse de l'auteur, qui assure le développement des romans. Cet état intérieur de chaque personnage nous fait comprendre le conflit qui l'habite comme une maladie morale.

Dans *Léviathan*, nous commençons par Guéret. Le jour où il attaque Angèle, il agit instinctivement en ne pouvant se maîtriser. Il la frappe avec des branches d'arbres pour la contraindre à ne pas hurler. Elle se défend. Nous pouvons voir à travers cette description que Guéret lui-même ne comprend pas exactement pourquoi il a commis cette offense. Mais voici plus intéressant encore au stade de l'analyse où nous sommes, les questions intérieures qui succèdent à son crime fortuit :

(. . .) le dégoût du sang versé, des cris, de cette lutte abominable sur la berge du fleuve, ce cauchemar où sa mémoire le forçait à se connaître, l'avait occupé tout entier. Comment se pouvait-il eût fait cela et, surtout, pourquoi l'avait-il fait? Toutes les raisons qu'il se donnait à lui-même, le désir, la colère, la peur, n'expliquaient pas comment, pendant quelles heures, une transformation si profonde avait pu s'opérer en lui et faire de sa

main un instrument de meutre.<sup>20</sup>

Toutes ces questions éliminent les actions futures et la crise de somnambulisme se poursuit par le fait que les personnages greeniens n'acceptent pas qu'ils ont tort. L'âme doit pourtant être toujours responsable de ce que font les différentes parties du corps? Mais ici, les personnages se posent des questions sur le sens de l'action et de la volonté. Guéret, surtout, se sert de cette idée pour se défendre. Il se cache dans l'inaction :

L'âme sera-t-elle toujours tenue responsable de ce que fait le bras, de ce que dit la bouche? Pourquoi n'y aurait-il pas des moments où s'accomplit un divorce entre les actes de l'homme et sa volonté?<sup>21</sup>

Un autre personnage dans *Léviathan* connaît un conflit intérieur très intéressant : Mme Grosgeorge. Mais avant d'étudier les actions indécises de cette dame lorsqu'elle attend le moment pour descendre voir Guéret, le criminel, nous estimons important de rappeler les ennuis antérieurs de cette dame à travers la description

---

<sup>20</sup>Green, *Léviathan*, p. 243.

<sup>21</sup>Ibid., p. 244.

de l'auteur. En effet, nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédent que cette dame est une malheureuse qui se sent privée de bonheur malgré toute sa richesse. Elle ne voit sa vie que comme une succession de moments ennuyeux. C'est pour cela qu'elle recherche l'animation en se plaçant dans de nouvelles et à vrai dire des étranges circonstances dans la vie. Elle cherche à donner un sens à sa vie monotone et angoissée sans logique apparente. Dans la citation ci-dessous, on comprendra bien sûr l'état d'âme de Mme Grosgeorge qui pense que sa vie n'est qu'un voyage indifférent. Mais on notera surtout qu'elle pose aussi des questions de manière confuse :

Elle s'irritait de cette sorte de voyage à travers le temps qu'elle était contrainte d'accomplir. Où la menait-il? Vers quelle joie? Quelle compensation lui ferait oublier sa fatigue? Jamais la foi n'avait eu de prise sur cette dame à qui toutes les religions paraissaient également fausses, puisque aucune d'elles ne pouvait lui expliquer pourquoi on la faisait vivre et pourquoi, cette vie lui étant donnée, le jour devait venir où elle en serait privée.<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup>Green, *Léviathan*, p. 172.

Avec cet extrait, nous pouvons constater que Mme Grosgeorge se trouve dans un état de confusion morale. Et cela peut être une raison pour laquelle elle s'éprend de Guéret qui, au fait, n'a rien d'intéressant à proposer.

Dans la scène où Mme Grosgeorge amène Guéret dans sa chambre, on peut tout de suite voir à quel point elle est troublée par un conflit intérieur. Elle attend l'heure où tout le monde dort pour descendre ouvrir la porte à Guéret. Le meutrier vient lui demander une aide financière à neuf heures du soir, et c'est à ce moment-là que le conflit intérieur subit la tient immobile comme si elle n'était pas sûre de ce qu'elle allait faire. Au lieu de se hâter à la grille pour amener l'homme qu'elle veut si capricieusement revoir, elle se tient figée comme si elle souhaitait que le temps se prolonge. Nous notons que cette dame, comme tous les personnages de Green, est déchirée entre l'action et la volonté. Les personnages greeniens souffrent souvent de sentiments ambivalents lorsqu'ils doivent lutter contre eux. Ils hésitent. Et Mme Grosgeorge, elle aussi en est victime :

Elle demeurait immobile et attendait que la maison se calmât tout à fait, que les lumières s'éteignissent mais aucune impatience ne venait la troubler ; au contraire, elle eût été heureuse de prolonger cette heure bizarre qu'elle était en train de vivre. Une

sorte de torpeur l'engourdissait. Plus un son n'arrivait à elle. Pourquoi ne bougeait-elle pas?<sup>23</sup>

Ces descriptions de Green de sentiments ambivalents sont faites pour justifier le sentiment de malaise qui règne autour des personnages greeniens. Plus il y a incertitude dans les actions ou le comportement des personnages, et plus il y a énigme sous forme de choses incompréhensibles pour les lecteurs.

Ajoutons que l'angoisse n'est pas étrangère à ce phénomène d'antagonisme. Un bel extrait illustre l'émotion exceptionnelle qu'Elisabeth ressent dans *Minuit* lorsqu'elle est en train de se laver au château de Fontfroide. Au moment où la jeune fille se détend en prenant sa douche tranquillement, elle éprouve bizarrement un mélange de deux sentiments indescriptibles ; le bonheur se mêle à l'angoisse. Il nous suffit de lire la suite de cet extrait pour comprendre le caractère équivoque de cette sensation et voir qu'il s'agit d'une expérience fondamentale pour le personnage greenien :

Un instant plus tôt, elle riait toute seule en rattrappant le savon, et tout à coup elle était

---

<sup>23</sup>Green, *Léviathan*, p. 253.

devenue grave comme à l'approche d'un mystère. Sur son ventre qui se creusait doucement, elle étalait la mousse blanche avec un geste rêveur. Depuis un moment, elle éprouvait une vague tristesse et en même temps un bonheur dont elle ne devinait pas la cause. Elle n'oublierait pas cette minute étrange où la joie et la mélancolie semblaient se fondre. (. . .) A quel moment de sa vie avait-elle ressenti cette langueur du corps et de l'âme?<sup>24</sup>

L'angoisse et le conflit intérieur arrivent donc à se superposer par moments : les personnages ont des réactions terriblement contraires à leur désir réel. Souvent, les lecteurs ont du mal à comprendre ce que désirent réellement ces personnages. Leurs hésitations et leur inquiétude s'amplifient au fur et à mesure que leurs idées s'opposent bizarrement. On peut dire que l'ambiguïté nourrit la peur et le doute. Rien n'est exact ni vraisemblable. Personne ne peut prévoir la suite d'actions des personnages greeniens, car l'anomalie dans leurs manières les mène à un sentiment de confusion plus brumeuse. Eux, non plus, ne peuvent pas expliquer pourquoi ils ont agi contre leur volonté. Dans leur sentiment, l'effet de dualisme domine. Ils éprouvent le

---

<sup>24</sup>Green, *Minuit*, p. 181.

mélange de deux sentiments opposés, comme par exemple le bonheur avec l'angoisse et la joie avec la peine. Cette confusion intérieure correspond aussi au style de Green pour montrer l'étrangeté d'état d'âme des personnages.

Dans *Adrienne Mesurat*, Adrienne éprouve également deux sentiments opposés. Après la fuite de sa soeur, au lieu de trouver la liberté, la jeune fille est envahie par un sentiment de solitude inadmissible. Elle doute finalement de l'issue de sa vie et a une sorte de réflexion confuse :

Adrienne resta seule. Pour la première fois dans sa vie elle était seule dans la villa et elle fit la réflexion avec un mélange de plaisir et d'inquiétude, comme si cette solitude comportait de grands mystères.<sup>25</sup>

Partagée entre deux sentiments antagonistes, la jeune fille s'enfonce péniblement dans le malaise qui apparaît plus grave encore qu'avant le départ de sa soeur et le décès de son père.

Pour conclure sur le conflit intérieur, il

---

<sup>25</sup> Green, *Adrienne Mesurat*, p. 139.

apparaît important de préciser qu'il en existe deux sortes. Le premier est l'ambiguïté même de leur pensée indécise. A l'incertitude des sentiments, s'ajoute l'indécision pour agir, l'impossibilité de trancher dans le dualisme qui exerce dans l'âme. Le flou s'insère dans la pensée et dans le geste et le malaise devient malaise morale.

### 1.3 Maladie mentale

Il apparaît que les personnages greeniens ont également des problèmes mentaux proches sans doute de ceux de l'auteur. La conduite excentrique des personnages exprime les idées noires de l'écrivain. Ces attitudes correspondent aussi au refoulement imposé par les leçons religieuses que lui a inculquées sa mère.

Venant d'une famille protestante, baignant dans une atmosphère de croyance dure d'une mère pieuse et pratiquante, cet écrivain devient un homme renfermé. Ses volontés non-exprimées s'opposent à la bonté chrétienne et occupent la moitié de ses pensées. A la manière d'une personne refoulée, il ne se permet pas de faire quelque chose à sa guise et en arrive à l'idée que, par exemple, Dieu est omniprésent. La nudité et le bonheur sensuels deviennent donc dans ce contact une chose honteuse. Un être pur, paraît-il! Malheureusement, la

tentation du péché est inexorable. Tandis que sa conscience scrupuleuse exige de lui une moralité parfaite car Dieu le regarde, il se laisse aller de temps à autre à un désir sinistre :

Il est certain que j'aimais le Christ comme une personne vivante et présente. Je croyais fermement qu'il était là et que, lorsque je faisais le mal, renversé sur le lit comme un assassiné, c'était l'ange noir qui m'ensorcelait. Que tout, ensuite, me paraissait morne! La chambre, les jours succédant aux jours (. . .)<sup>26</sup>

Tout autre envie immorale dans sa vie est enfouie dans un coin de son cerveau. Et pour cela augmente chez lui une angoisse sans cause dont il veut en vain se libérer. Il y a angoisse névrotique née de l'insatisfaction de la libido. Ce désir inachevé est visible par l'opposition qui existe entre l'écrivain lui-même et son instinct refoulé. Du coup, l'artiste cherche toutes les façons possibles pour se libérer du poids de l'insatisfaction. Ce sont, bien heureusement, ses romans qui lui frayent un chemin. Tout ce qui a été inhibé dans sa vie, surtout dans son enfance, s'y déclare.

---

<sup>26</sup>Green, *Partir avant le jour*, p. 223.

L'angoisse ne peut aller si loin car ce thème reste mineur dans nos trois romans. Ce que nous pouvons cependant retenir dans ces trois livres, c'est peut-être le thème de l'amour impossible pour les protagonistes. Ce sujet coïncide d'ailleurs avec le sentiment qu'éprouve cet écrivain pour son camarade. Cet amour de l'écrivain a un point commun avec celui de ses personnages puisqu'il devient finalement impossible :

(. . .), que j'étais tombé amoureux d'un de mes camarades à qui je n'avais jamais dit un seul mot.

(. . .) Je ne lui parlais pas non plus de mon camarade Frédéric que j'adorais et qui, lui, semblait ne pas même savoir que j'existais.<sup>27</sup>

L'étude effectuée à propos de la condition, de l'entourage ainsi que de la vie des personnages greeniens, constitue un solide point de départ dans l'analyse du malheur de ces gens. Ils sont, sans exagérer, psychologiquement malades. Leur manière d'agir est celle d'extrémistes. Chaque fois qu'ils désirent agir, ils vont jusqu'au bout. On ne voit pas de compromis chez eux. Ils n'atteignent pas le stade de la prise de conscience. Tous ne sont que des égocentriques. Ils

---

<sup>27</sup> Green, *Partir avant le jour*, pp. 240-241.

sont agressifs, violents, etc. A cause de l'étrangeté connue dans leurs habitudes, naît un effondrement des relations avec les autres et, bien évidemment, avec leur famille. On dirait que cela se traduit par une volonté d'ignorer autrui. Nous proposons de mener l'analyse en divisant la maladie mentale en deux aspects, le désir ardent et les actions irrépressibles.

### 1.3.1 Désir ardent

Le désir ardent prend lui-même deux formes, des caprices irraisonnés d'une part, et un amour impossible d'autre part. Il est évident que la question des instincts fondamentaux des hommes greeniens s'entremêle dans leurs pensées. La libido charnelle des personnages joue un rôle grandement dominant. La plupart d'entre eux se laissent conduire instinctivement par le plaisir dans ce monde terrestre. Il en va de même chez Green : il sent que cette force est inévitable. "Aujourd'hui encore, comme je hais cette force inexorable qui asservit les hommes à ses tout-puissants caprices!"<sup>28</sup> Dans ses trois romans, nous constatons la fréquente apparition de désirs hystériques chez des personnages qui veulent assouvir leurs besoins sexuels. Germaine Brée et

---

<sup>28</sup>Green, *Partir avant le jour*, p. 105.

Magaret Guiton, auteurs de *The French Novel*, ont affirmé que l'instinct charnel dans les romans greeniens est l'un des éléments principaux susceptibles de ramener leurs victimes dans l'abîme des échecs. Ils pensent également que les personnages de Green rêvent d'être purs. Mais l'instinct charnel est beaucoup plus fort que la bonne volonté. Alors, ils se trouvent désorientés par la passion, la peur et le remords de sentiments sexuels.<sup>29</sup> En outre, les auteurs de *The French Novel* ont avancé l'idée que le roman de *Minuit*, lui-même, avait insinué que Blanche, la mère d'Elisabeth n'arrivait pas à contrôler son instinct sexuel. Prenons aussi le cas de Guéret dans *Léviathan*, cet homme est pareillement condamné par son instinct sexuel jusqu'à ce qu'il entre en relation secrète et sensuelle avec Angèle, prostituée du village. Les exemples pris ci-dessus ont pour but d'initier à l'effet du "sex drive" qui révélera toute son importance à propos des caprices irraisonnés et de l'amour impossible, des désirs dits sauvages ou ardents.

---

<sup>29</sup> แมร์แมน เบร และมากาเร็ต ไกตัน, *นวนิยายฝรั่งเศสยุคใหม่* แปลโดยสดชื่น ชัยประสาธน์ (กรุงเทพมหานคร : สำนักพิมพ์มหาวิทยาลัยธรรมศาสตร์ 2526), หน้า 129.

### 1.3.1.1 Caprices irraisonnés

Des hommes à l'état brut, voilà ce que sont les hommes greeniens. A vrai dire, ce sont des adultes qui conservent encore des traces de caractère inadapté dans leur manière de penser. C'est pour cela qu'ils succombent malgré eux aux vouloirs instinctifs. La subtilité reste une chose impossible. L'état sauvage est le maître absolu ; celui-ci les dirige vers les situations tangibles dans lesquelles ils se retrouvent. De plus, ils sont capricieux ; ils reculent et tombent dans un malaise irrésistible lorsqu'ils n'arrivent pas à réaliser leur souhait ; voilà l'insatisfaction typique d'une libido farouche. Or, les caprices des personnages s'opposent à la paix de l'entourage. De mal en pire, les réactions mal réfléchies pour atteindre le bonheur charnel les dirigent malheureusement dans un état plus troublant encore, qui, dérange leur entourage. Ce tumulte n'est qu'un résultat de la manière de penser et d'agir des personnages qui sont dominés par leurs instincts sauvages ; leur instinct décide. C'est ainsi qu'ils se soumettent au péché, en se ruinant, et en retournant à leur monde de cauchemar.

Dans **Adrienne Mesurat**, après qu'Adrienne s'est éprise du docteur Maurecourt, elle cherche tous les

moyens pour le revoir. Une scène frappante montre clairement que cette fille est capricieuse : lorsqu'elle s'est blessée avec la vitre d'une fenêtre dans sa chambre, elle ne prête plus aucune attention au résultat de cet acte :

Si elle pouvait être malade, il viendrait ; malade ou blessée? Blessée. Elle ferma un battant de la croisée et, tout d'un coup, ferma les yeux et passa ses deux bras nus à travers la vitre.<sup>30</sup>

Il semble qu'Adrienne agit bizarrement. Elle peut tout faire pour que son désir ardent soit accompli. Elle ressemble en quelque sorte à Elisabeth dans **Minuit**. Celle-ci est une autre jeune fille qui s'est éprise d'un inconnu. C'est en fait un rémouleur qui passe tous les jours devant sa maison. La jeune fille se met à trouver des moyens pour s'approcher de lui et pour lui parler. Une fois, elle ne peut s'empêcher de courir après lui sous prétexte de faire aiguiser seulement ses ciseaux :

Lorsque enfin elle atteignit le bout de la rue, un point de côté la contraignit de faire halte et elle

---

<sup>30</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 86.

se retira un instant sous le porche d'une maison pour souffler. (. . .) La jeune fille se demanda avec inquiétude si elle n'avait pas perdu la trace du rémouleur. "Ce serait trop bête", pensa-t-elle. Et elle se remit à courir droit devant elle malgré la douleur qui lui poignait le flanc.<sup>31</sup>

· Quel que soit l'âge des personnages greeniens, tous ont des idées égocentriques. Dans *Léviathan*, le caprice d'Angèle prend la forme de la vanité. Alors que Guéret s'éprend fanatiquement d'elle, Angèle prend conscience de son pouvoir sur lui. Dans les yeux d'Angèle, Guéret ne ressemble pas aux autres clients. Il est pourtant le seul homme qui ne la dédaigne pas. C'est pour cela qu'Angèle, qui accepte facilement de sortir avec les autres hommes, a envie de refuser à Guéret. Nous avons ici une description d'une pensée intérieure d'Angèle, sa confession que nous utilisons comme preuve d'importante. C'est l'idée d'Angèle à l'égard de son caprice en rapport avec Guéret :

La timidité de cet homme se communiquait à elle et la gênait ; elle n'était pas accoutumée à ce silence, à cette attitude pleine d'égards et de soumission.

---

<sup>31</sup>Green, *Minuit*, p. 117.

Sans doute, elle n'avait pas d'illusion sur ce qu'il voulait d'elle, mais par un monstrueux caprice de sa nature, elle se sentait résolue à tout refuser à cet homme parce qu'il ne la méprisait pas.<sup>32</sup>

Nous pouvons ainsi dire que le comportement d'Angèle constitue en soi un élément qui pousse Guéret à l'attaquer. Un homme ordinaire comme Guéret devient donc léviathan comme l'indique le titre.

#### 1.3.1.2 Amour impossible

Nous avons vu que chez les personnages de Green, la solitude occupe une place très importante et qu'elle les domine même totalement. Le thème de la solitude nous conduit tout droit au thème qui nous intéresse maintenant : l'amour impossible.

Il est vrai que les personnages de Green confondent facilement amour et désir, et désir avec désespoir. Il existe pourtant un autre aspect dominant dans l'amour greenien que l'on pourrait dénommer "amour-passion". Remarquons bien que l'amour est présent dans tous les romans, mais que cet amour que les personnages

---

<sup>32</sup> Green, *Léviathan*, pp. 92-93.

éprouvent envers les autres n'est qu'un amour passionnel. Il devient ensuite un amour impossible. Ce qui caractérise cet amour c'est le fait que la relation établie dans chaque couple se solde par une perte.

Prenons l'histoire d'amour d'Adrienne qui tombe amoureuse du docteur Maurecourt. Elle tombe amoureuse de son voisin qu'elle ne connaît pas. Elle éprouve soudainement de l'amour, comme un coup de foudre, pour M. Maurecourt qui passe devant elle dans une voiture.

La voiture passa tout près d'Adrienne. Peut-être le docteur eut-il conscience du regard aigu que lui lançait la jeune fille. (. . .) Ce souvenir avait laissé une impression très forte dans l'esprit d'Adrienne, un peu comme un rêve que l'on oublie difficilement ... Mais n'est-ce pas là le fait de toutes les personnes à qui la vie ne donne rien et qui mettent dans l'avenir immédiat un fol et superstitieux espoir?<sup>33</sup>

En effet, elle est capable de courir après n'importe quel homme lorsqu'elle voit venir la mélancolie. On ne peut pas dire qu'elle a des raisons d'aspirer

---

<sup>33</sup> Green, Adrienne Mesurat, p. 49.

vivre avec ce docteur de vingt ans plus âgé qu'elle. Son amour est en fait un amour passionnel et impossible qui ne mène à rien. Comment cela se fait-il? ; l'homme est plus âgé qu'elle, et malade, il attend la mort pour quelques années. A vrai dire, elle ne l'a pas choisi et elle n'a pas pu le choisir car il n'y pas eu beaucoup d'hommes à la croiser dans sa vie. Et lorsque le docteur apprend la réalité, sa réaction est d'aimer comme on aimerait une petite fille capricieuse. Il réagit d'ailleurs contre Adrienne :

Vous vous êtes mis cette idée en tête un jour que vous étiez seule, un jour que l'ennui vous accablait. Vous auriez tout aussi bien aimé quelqu'un d'autre. Supposez que quelqu'un d'autre soit passé dans la voiture au lieu de moi, ce jour dont vous me parliez tout à l'heure, que ç'ait été un jeune homme ...<sup>34</sup>

Mais Adrienne, obstinée, ne l'écoute pas. Selon elle, le docteur devrait l'aimer ; sinon, elle risquerait de devenir folle. Elle ne peut pas souffrir ainsi pour rien. "Je n'y peux rien."<sup>35</sup> Malgré toutes ses supplications, le docteur reste sûr de ses idées et en

---

<sup>34</sup> Green, *Adrienne Mesurat*, p. 298.

<sup>35</sup> Ibid.

conclut qu'un tel amour est une gageure. Il ne peut l'épouser. On en arrive à dire que c'est Adrienne elle-même qui crée sa propre souffrance et sa douleur.

Ainsi en est-il aussi de Mme Grosgeorge dans *Léviathan*. Sa vie conjugale qui n'est qu'une succession de jours ennuyeux, sans attention de la part de son mari, cause chez elle une inévitable solitude. Elle devient, elle aussi, rêveuse et se met en tête de rencontrer un vrai amour. Mais son amour ne peut être qu'un amour fondé sur la passion d'une malheureuse. Celui qui attire son attention est le précepteur de son fils : Guéret. Comme elle ne connaît que peu d'hommes auxquels elle puisse s'intéresser, Guéret est l'homme de la situation, celui qu'elle connaît au moment de son ennui. En plus, sur le plan social, il est son employé et il est déjà marié. Il n'est pas au courant de cet amour étrange, mais elle fait preuve tacitement d'amour pour lui, et lui insinue qu'elle éprouve un tel sentiment le jour où elle l'enferme chez elle et découvre à l'épreuve, que le coupable n'a d'amour que pour une autre fille, Angèle. A cause de ce dépit, elle n'éprouve plus aucun bonheur à vivre ; elle devient désespérée. "Pourquoi continuer la vie? (. . .) Achevez-moi. Je ne veux pas vivre."<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup>Green, *Léviathan*, p. 294.

Ces phrases sont prononcées alors qu'elle est menacée par Guéret qui veut sortir de la trappe. Résultat : elle se suicide pour accomplir son vœu devant Guéret, un homme qu'on dit ignorant.

De la même façon, l'amour de Guéret pour Angèle est un amour passionnel. Cet homme est aussi esclave de l'ennui et il cherche alors à animer son cœur. Malheureusement, son amour pour Angèle ne peut survivre. Comment se fait-il qu'un amour naisse chez un homme marié à l'égard d'une fille de passage pour tous les hommes? Cet amour se révèle en tout cas impossible. Pire que cela, il entraîne à la tragédie, au crime et au désastre à la fin du roman. C'est vraiment un amour désespéré.

Le désespoir d'amour des personnages est le thème principal dans **Minuit**. Ce thème fait son apparition dès le début de l'histoire. On peut dire ici que le thème de l'amour et le thème de la mort sont étroitement liés. Les amours des personnages de Green se terminent presque tous par la mort. Il existe ici une exception dans **Minuit**. Il s'agit d'Elisabeth et Serge. C'est le seul couple qui soit heureux en amour. Mais l'amour ne peut pas vaincre la mort. Les deux jeunes gens meurent en s'engouffrant dans les abîmes.

On peut dire alors pour conclure que le thème de l'amour est le désespoir de la vie, une véritable maladie mentale car elles correspondent à la face concrète et visible de la maladie mentale à côté de l'ardeur anormale des désirs.

### 1.3.2 Actions irrépressibles

On peut maintenant considérer les actions irrépressibles des personnages greeniens. Ce sont des réactions immédiates face à la situation où ceux-ci se trouvent. Ces réactions sont souvent brutales, violentes et plutôt primitives. Les rapports entre les personnages sont alors des rapports de cruauté. Et cette cruauté prend différentes formes : agressivité et révolte, cruauté et crime.

#### 1.3.2.1 Agressivité et révolte

En général, les personnages de Green ont tendance à être agressifs. Ce sont des êtres qui sont prêts à se révolter. Lorsqu'ils refusent d'être dans la soumission, ils se révoltent agressivement. L'image de l'agressivité s'avère pleinement dans le caractère d'Elisabeth dans **Minuit** : elle déteste les larmes, elle ne souhaite pas voir pleurer des gens. Elle-même, n'est troublée par aucune émotion lors de la mort de sa mère, aucune larme

ne coule de ses yeux. Elle ne demande pas pourquoi sa mère ne vient pas la chercher à l'école comme de coutume, ni pourquoi elle doit aller passer la nuit chez ses tantes. Tandis que les tantes cherchent des moyens convenables pour lui apprendre cette triste nouvelle et ne pas la blesser, elles sursautent avec des yeux hagards de surprise à la réponse sourde de la petite fille qui a déjà l'oreille à la porte. Elle leur répond sur un ton indifférent suivant sa nature agressive :

Elisabeth s'arrêta de jouer avec les ciseaux qu'elle tint grands ouverts et leva les yeux. "Je sais, dit-elle d'une voix sourde. Maman est morte. (. . .) Je vous ai entendues, tout à l'heure, dit-elle. Vous parliez très fort. Vous parliez de moi et de ma mère. (. . .) Je ne veux pas que vous me touchiez, dit-elle d'un trait. Je ne vous aime pas."<sup>37</sup>

Et alors que ses tantes abusent de leur pouvoir sur elle, l'agressivité de la fille la conduit à saisir soudainement la jupe d'une tante méchante, Marie, et à la taillader avec ses ciseaux.

A la fin du roman, lorsque Berth, la fille de

---

<sup>37</sup>Green, *Minuit*, p. 33.

M. Lerat, se moque d'Elisabeth en critiquant la mort scandaleuse de Blanche, celle-ci se jette sur l'insolente pour l'attaquer violemment. Il semble que la méchanceté chez les personnages greeniens est toujours prête à éclater à la moindre stimulation extérieure.

L'agressivité se trouve également en Adrienne qui se révolte contre son père et chez Angèle qui se révolte contre sa patronne.

Chez Adrienne, la haine de son père se manifeste dans ses paroles lorsqu'elle refuse de jouer aux cartes avec lui après le dîner. "Je ne jouerai pas."<sup>38</sup> Même un personnage comme Adrienne, d'apparence molle et craintive, conserve profondément dans son cœur le sentiment de révolte. Sa phrase : "Je ne jouerai pas." annonce l'esprit de révolte de cette fille qui, cependant, l'articule en tremblant.

Dans *Léviathan*, Angèle non plus, ne veut plus se soumettre à Mme Londe. Lorsqu'elle en a assez de l'égoïsme et de l'hypocrisie de celle-ci, elle se met à se révolter en lui déclarant qu'elle ne veut plus lui obéir. Elle préfère s'enfuir au lieu de rester auprès

---

<sup>38</sup> Green, *Adrienne Mesurat*, p. 74.

de Mme Londe. "Je ne resterai plus dans cette sale maison."<sup>39</sup> L'agressivité et la révolte font partie intégrante de la nature des personnages greeniens.

#### 1.3.2.2 Cruauté et crime

Puisque chacun des personnages ne veut plus se soumettre aux autres, il naît en contre partie le besoin de dominer à titre de revanche. "Cependant des personnages plus faibles ou plus doux subissent aussi la tentation de gifler autrui."<sup>40</sup> Cette citation si signifiante de Jean Sémolué reflète bien la place qu'occupe la cruauté. Il s'agit d'une cruauté physique. On cherche à blesser. C'est ainsi que sous une apparence douce, les personnages agitent dans une violence extrême. Les scènes où les personnages donnent des gifles sont assez nombreuses. Elisabeth gifle Berthe, Mme Grosgeorge gifle son fils et M. Mesurat gifle Adrienne ; l'envie de gifler autrui apparaît à l'esprit sans que cependant le fait ne se réalise.

---

<sup>39</sup>Green, *Léviathan*, p. 80.

<sup>40</sup>Sémolué, *Julien Green ou l'Obsession du Mal*,

Prenons certains exemples, des extraits expliquant de manière significative ce désir atroce. Guéret par exemple a une fois envie de gifler André, le fils de Mme Grosgeorge. Il peut y penser, à défaut d'agir :

Il se pencha sur la tête blonde jusqu'à sentir l'odeur de la chair et des cheveux coupés ras comme un gazon. Une envie folle lui vint de gifler ce petit garçon pour jouir ensuite de sa surprise et de sa frayeur.<sup>41</sup>

Il en est de même pour la malheureuse Adrienne. Elle veut frapper le visage de Mme Legras à cause des insinuations de cette dernière à propos de la mort de son père, ce qui pour Adrienne est une chose insupportable :

Et elle eut envie de la frapper, de la renverser de sa chaise, de tout faire pour l'empêcher de réfléchir "Quel droit a-t-elle de m'intérrerger ainsi?" pensait-elle.<sup>42</sup>

On peut dire ici que chaque personnage a envie

---

<sup>41</sup>Green, *Léviathan*, p. 47.

<sup>42</sup>Green, *Adrienne Mesurat*, p. 194.

d'attaquer les autres pour satisfaire un désir instinctif. Pourtant, cette cruauté ne se manifeste pas toujours de façon aussi explicite. Il existe donc au moins une cruauté latente chez les personnages de Green. Le rapport de supériorité et la situation y contribuent largement.

Mais il y a en fin de compte, de nombreux crimes réellement commis dans les romans de Green : M. Mesurat trouve ainsi la mort à cause de sa fille ; Angèle est presque tuée par Guéret. Les personnages de Green, dépassent la limite ; ils passent à l'acte et sont des malades mentaux ; ils vivent dans le cycle de l'horreur, avec un plaisir malsain à voir et à faire couler le sang si "nécessaire". Telle est la logique dans laquelle ils se sont enfermés.

## 2. Conséquences du malaise

A force d'avancer dans la tragédie, à force de suivre pas à pas la maladie qu'on ne peut pas soigner sous toutes ses formes, un double sentiment s'installe chez le lecteur : un état d'esprit pessimiste et la certitude de l'échec s'imposent. Un engrenage s'est mis en route : le pessimisme, qui est la conséquence du malaise, se manifeste à son tour comme cause de l'échec

total des personnages. Et plus rien ne peut arrêter le processus!

## 2.1 Pessimisme

Le pessimisme des personnages greeniens naît de la solitude et de la lassitude qui envahissent les malades. Ce sentiment ignoble se développe et se manifeste finalement par une sorte de refus d'autrui accompagné de la volonté de s'enfuir.

### 2.1.1 Le refus d'autrui

Le pessimisme des personnages s'explique par le fait qu'ils haïssent la société. Ils sont las de tout et surtout de leur vie. Ils sont, en même temps, frustrés. Leur frustration est provoquée par leur déception et l'humiliation qu'ils pensent responsables de leur malheur. Nous pouvons ainsi relire quelques exemples pour éclaircir ces idées.

Dans *Léviathan*, nous avons déjà mentionné plusieurs fois la relation amère entre Monsieur et Madame Grosgeorge où se mêle la haine : la femme hait son mari d'autant plus qu'elle hait aussi son fils dont le visage ressemble, dans sa médiocrité à celui de Monsieur Grosgeorge. "Elle détestait cet enfant qui lui

rappelait son mari ; (. . .)<sup>43</sup> Guéret est un autre personnage qui refuse la société et son entourage. Il déteste tous ceux qui sont dans de meilleures conditions de vie que lui. Il pense que la fortune est venue à eux trop facilement et cela est injuste pour lui. "D'autres avaient cent bonnes fortunes qui leur venaient d'elles-mêmes, semblait-il, (. . .)<sup>44</sup> Il déteste même André, son élève, qui, croit-il, connaît le confort car il est l'enfant d'une famille riche. C'est pour cela qu'il a envie de le gifler quelquefois, pour jouir ensuite de sa frayeur et de sa surprise. Dans sa famille, Guéret est las de sa femme et déteste les questions tenaces que celle-ci lui pose sur l'augmentation de son salaire, à chaque fois qu'ils se rencontrent.

Toutes les haines de la part de Mme Grosgeorge et de Guéret proviennent de l'insatisfaction dans leur destin. Pourtant, ils ont aussi des différences. Mme Grosgeorge a tout pour être heureuse mais elle ne l'est pas. Elle n'en est pas contente, tandis que Guéret souffre de vivre sans avenir. Sa pauvreté est la cause principale de son malaise, croit-il.

---

<sup>43</sup>Green, *Léviathan*, p. 173.

<sup>44</sup>Ibid., p. 46.

Dans **Adrienne Mesurat**, Adrienne éprouve beaucoup de haine contre son père avec sa rigueur, et sa soeur dont les manies sont ennuyeuses. Le bruit que font les feuilles de journal lorsque M. Mesurat les tourne et le crissement des cailloux sous les pieds de Germaine qui se promène dans le jardin amènent l'écoeurement chez elle.

Le sentiment de haine est mineur dans **Minuit**. On en trouve seulement chez Elisabeth à cause de l'indiscrétion de ceux qui aiment s'introduire dans les histoires d'alcôve scandaleuses de sa mère.

Mais, excepté ce roman, le sentiment de haine domine l'oeuvre de Green et donne au malaise une dimension nouvelle. On sait désormais que l'on n'en sortira plus! Les personnages éprouvent finalement une profonde lassitude vis à vis de la société. Il ne leur reste plus qu'à la fuir.

### 2.1.2 La volonté de s'enfuir

Il est bien évident que la fuite que l'on trouve ne fait son apparition que lorsque les personnages n'ont plus aucune autre solution convenable pour diminuer leur douleur.

Dans **Adrienne Mesurat**, nous remarquons

qu'Adrienne ne se déplace pas beaucoup. Toute sa vie se limite dans sa villa ennuyeuse. Le fait qu'elle assiste au concert en plein air dans son village constitue un événement dans sa vie. La lassitude et la haine sont maintenant bien installées. Elle a du coup l'idée de s'enfuir. Elle fuit son domicile en espérant faire passer son ennui intérieur irascible. Son déplacement la rend de plus en plus malheureuse. Son ennui la hante, car il est déjà enraciné dans ses pensées. Un nouvel endroit ne peut suffire à arracher ce qui a été planté. Le déplacement ne sert à rien. On dirait que la fuite prend l'aspect d'un chemin trompeur qui mène tout droit au vide. Il en va de même pour les autres personnages, qui en s'esquivant, ne rencontrent que le néant et la mort.

Dans cette glissade vers des abîmes définitifs, examinons d'abord la fuite de Guéret et d'Angèle dans Léviathan. Guéret, après avoir blessé Angèle et tué M. Sarcenas, n'a plus à fuir. Il fuit le monde en se cachant dans les environs du village et ne peut pas se sortir de là : le village lui apparaît comme un piège inévitable. Il rencontre par conséquent Mme Grosgeorge mais est trompé et piégé par celle-ci. Angèle est gagnée à l'idée de la fuite pour apaiser son angoisse et sa souffrance. La souffrance de vivre sans bonheur s'explique par des gens qui ne font que l'humilier ;

refusant de nommer le meurtrier. Elle croit d'abord que la fuite est la solution. Pourtant, son voyage est un calvaire. C'est le lendemain du jour où elle apprend le sort reserré à Guéret qu'elle se décide à partir :

Après des mois d'angoisse, elle était enfin heureuse, elle allait partir ; elle ne reverrait plus Mme Londe, ni ses odieux clients qui la faisaient souffrir.<sup>45</sup>

Elle fuit à la manière d'une personne qui n'a pas de but précis. Elle ne peut alors que tourner dans un cercle vicieux.

Dans *Minuit*, les habitants de Fontfroide sont de bons exemples de gens qui veulent fuir. Lorsque tout le monde se réunit à la demande du chef pour discuter les problèmes financiers auxquels ils sont confrontés, c'est le départ qui devient l'objet d'intérêt. On parle de voyage à la place. Tous veulent s'enfuir pour ne plus souffrir les problèmes. Le mot "partir" est utilisé plusieurs fois ici, par chaque personnage : M. Agnel, la mère de M. Edme et d'Eva, puis une fille habitant à Fontfroide et qui s'est éprise de M. Edme en parlent :

---

<sup>45</sup>Green, *Léviathan*, p. 298.

- Je (M. Agnel) m'en vais, monsieur Urbain, répondit le vieil innocent avec un visage radieux, je vais partir avec M. Edme.<sup>46</sup>
- Mon enfant, dit la mère de M. Edme qui se leva aussi ; est-ce que tu veux vraiment t'en aller d'ici?<sup>47</sup>
- Oh! fit l'étrangère d'une voix déçue, vous aviez pourtant bien dit que nous partirions.<sup>48</sup>

La fuite de chacun des personnages ne mène qu'à la catastrophe. Il semble pourtant que la fuite d'Elisabeth accompagnée par Serge reste l'exemple d'une seule fuite qui réussie avec le bonheur en prime. Mais le château de Fontfroide conduit à l'abîme. Au lieu d'être saisie par la peur, Elisabeth se sent alors charmée par un délire étrange ; il lui semble que la terre monte en elle d'une manière énivrante :

Ce fut alors qu'elle rouvrait les yeux. Elle vit la grande masse noire de Fontfroide chavirer dans le

---

<sup>46</sup>Green, *Minuit*, p. 287.

<sup>47</sup>Ibid., p. 288.

<sup>48</sup>Ibid.

ciel comme un bâtiment qui coule et pendant la seconde qui suivit elle goûta toute l'horreur de l'anéantissement. La rapidité de sa chute l'empêche de crier ; cependant, elle n'avait pas l'impression de tomber ; il lui semblait, au contraire, que le sol, les buissons sauvages et les grandes roches qui déchiraient la brume, tout montait vers elle, d'une seule poussée, avec une vitesse atroce et un vaste balancement de droite à gauche, comme si la terre était ivre.<sup>49</sup>

Jusqu'ici, il est à remarquer que les personnages greeniens cherchent à s'enfuir pour diverses raisons que ce soit à cause d'une erreur, de la solitude ou de la monotonie. Mais quoi qu'il en soit, la direction prise apparaît déjà fatale.

## 2.2 Echec des personnages

La plupart des romans de Green se termine dans la folie et la mort. L'échec devient réel et total. On pourrait dire que la folie et la mort correspondent au point culminant du malaise chez les personnages.

---

<sup>49</sup>Green, *Minuit*, pp. 311-312.

### 2.2.1 La folie

Nous découvrons la folie dans *Léviathan* et *Adrienne Mesurat*. Dans *Léviathan*, Angèle est prise de la folie à la fin de l'histoire. La jeune fille, défigurée par Guéret, éprouve toujours de l'amour pour lui. Lorsqu'elle apprend la défaite de ce monstre avec les dires des voisines de Mme Londe qui échangent d'une façon joyeuse leurs opinions dans son salon, elle est terrassée par un grand désespoir. L'état de son désespoir la transforme en aliénée. Quoi que l'auteur ne dise pas que la fille est folle, le lecteur le pressent. Le fait que le laitier la retrouve perdant haleine et étendue par terre confirme sa folie complète. La jeune fille répète l'idée fixe que Guéret lui a donné rendez-vous pour s'enfuir ensemble. Elle est hors d'elle-même :

D'un côté et de l'autre des rues désertes, elle allait à présent de ce pas indécis qui la menait de chaussée en chaussée, jusqu'à la grande route. C'était là qu'elle voulait se rendre, obéissant à cet ordre mystérieux qu'elle entendait en elle depuis quelques heures. (. . .) Quelqu'un l'attendait sur la route, quelqu'un avait promis de l'attendre.<sup>50</sup>

---

<sup>50</sup>Green, *Léviathan*, p. 298.

Il ne reste plus au laitier qu'à ramener chez Mme Londe le corps immobile d'Angèle.

Cette scène où est décrite Angèle montre l'état de folie dans lequel est tombée la jeune fille qui ne comprend plus rien au sens des paroles humaines qui lui parviennent de temps en temps :

Il importait peu qu'il fût noir ou clair dans cette chambre, et que le coeur de l'homme fût dur ou charitable. Le monde s'évanouissait comme un mauvais rêve ; il ne restait plus de cette vie que la douleur dont sa chair était affligée encore, et cette douleur elle-même devenait plus sourde, les derniers liens se rompaient. (. . .) Déjà ses yeux se fixaient sur la vision que les morts contemplant à jamais.<sup>51</sup>

Dans *Adrienne Mesurat*, la folie renverse tout et termine une vie malheureuse. La confusion mentale, la nature d'Adrienne, l'amène à sa chute. Cette fille est aussi figée dans sa vie que par le passé. Elle se parle avec des mêmes phrases qui reviennent en désordre dans sa pensée sans pouvoir se maîtriser. Elle fait des

---

<sup>51</sup>Green, *Léviathan*, p. 299.

reproches à tout le monde ; elle accuse le monde de l'enfermer sans liberté. En outre, la dernière page de son roman est particulièrement bien écrite pour décrire clairement l'état anormal d'Adrienne :

Des promeneurs l'arrêtèrent un peu plus tard, comme elle dépassait les premières maisons du village voisin. Elle ne peut donner ni son nom ni son adresse. Elle ne se rappelait plus rien.<sup>52</sup>

Notre corpus de travail et son analyse nous engagent à dire que la fin des romans greeniens correspond au drame des personnages dans toute son ampleur. Aucun des romans ne se termine par une histoire d'amour à l'eau de rose. C'est une chose véritablement interdite chez cet écrivain. La tragédie reste un thème figé. C'est une façon de terminer une histoire qui cherche à ne laisser aucune trace pour faciliter le travail d'imagination des lecteurs.

### 2.2.2 La mort

La présence de la mort rôde puis clôture les

---

<sup>52</sup> Green, Adrienne Mesurat, p. 328.

trois romans étudiés. Le lecteur la découvre déjà au cours de romans, et la fin la met en avant. On peut, dans ce cas-là, se demander si la mort peut être considérée comme une voie de salut pour les personnages. Dans les premières pages de certains romans greeniens apparaît déjà la description de l'ambiance sombre, triste et parfumée de l'odeur de la mort. La mort est programmée et s'installe sans qu'on puisse lui résister sérieusement.

Dans **Adrienne Mesurat**, la mort accompagne Adrienne de son enfance jusqu'à la fin. L'auteur commence par faire la description du cimetière et des portraits des aïeux d'Adrienne. La première image que se fait le lecteur dans le roman est déjà celle d'un endroit où gît la mort. Or, la scène où Adrienne est en train de contempler le cimetière nous invite à penser quelque chose : elle fait face à la mort qui ne la quittera jamais. Les portraits qui ornent les murs de sa villa font également allusion à la mort :

Debout, les mains derrière le dos, Adrienne regardait le cimetière. Chez les Mesurat on appelait ainsi un groupe de douze portraits accrochés dans la salle à manger, au-dessus d'une desserte, les uns près des autres, de façon à ouvrir toute une paroi. On y comptait sept Mesurat, trois Serre et deux Lécuyer, membres de familles allées aux Mesurat,

tous morts.<sup>53</sup>

La maladie de sa soeur Germaine et la vieillesse de son père lui évoquent la pensée de la mort. Cela conduit Adrienne à éprouver la présence de la mort de façon omniprésente. En comparant la vie de la jeune fille avec celle de son voisinage, Adrienne comprend que le déclin et la mort règnent chez elle ; le bonheur n'existe que chez les autres :

D'un côté de la tristesse, chez elle, de l'autre le bonheur, chez Maurecourt. Ici la vie à son déclin, la mort rôdant autour de la maison, là une vie calme, sans soucis, pleine d'une joie égale qui se renouvellerait chaque jour.<sup>54</sup>

Dans *Minuit*, c'est encore la mort qui se présente dès le début. La mort scandaleuse de Blanche, la mère d'Alisabeth, apparaît comme l'annonce du déclin des personnages. La mort introduit, développe et met fin aux romans de manière systématique. La disparition de sa mère est la première cause de difficultés pour Elisabeth. Son destin aurait eu un autre visage si elle

---

<sup>53</sup> Green, *Adrienne Mesurat*, p. 25.

<sup>54</sup> Ibid. p. 107.

avait encore eu sa mère pour la consoler. Orpheline, elle doit s'exiler. La solitude l'accompagne, ainsi que la pensée de la mort :

Elle est toujours hantée par la mort. Même dans son rêve, la jeune fille rencontre de tels cauchemars épouvantables.<sup>55</sup>

Lorsqu'elle s'installe chez M. Lerat, la mort fait encore son apparition en arrachant la vie à cet homme. Il semble que la présence d'Elisabeth elle-même s'accompagne de l'omniprésence de la mort : elle fait venir la mort. Le chantage de Marie, une tante d'Elisabeth, pour exiger de la mort de M. Lerat pour qu'il lui rend la jeune fille est suffisant pour provoquer une crise cardiaque. La citation a pour but de montrer que la mort accompagne toujours Elisabeth ; où qu'elle soit, la mort rôde :

La jeune fille ne fit pas un geste ; depuis quelques secondes, elle devinait la grande présence invisible qui envahissait la maison, et ses mains se glacèrent. A ce moment, elles entendent un long cri qui les épouvanta parce qu'elles y reconnurent la voix du

---

<sup>55</sup> Green, *Minuit*, p. 64.

désespoir qui retentit à chaque minute en quelque endroit du monde, et salue la mort.<sup>56</sup>

A la fin de *Minuit*, Elisabeth se retrouve face à la mort. La mort d'Elisabeth peut être cependant considérée comme la moins réaliste des trois fins analysées. On peut trouver exagéré le fait qu'elle tombe dans le fossé de Fontfroide pour la raison qu'elle se sent prise subitement d'un délire onirique. L'image de la mort se superpose merveilleusement à celle de son rêve : elle rêve d'être soulevée de terre par M. Agnel, un domestique à Fontfroide, déjà mort, dont elle a gardé le souvenir de la bonté sublime :

Dans son délire, elle voit un homme marcher à travers le ciel et sans hâte se diriger vers elle. Elisabeth le voit distinctivement ; de son grand pas mesuré, il avance dans le vide comme sur une route et elle reconnaît bientôt le visage de M. Agnel, mais éclairé d'une joie radieuse. Avec un sourire d'une bonté sublime, le vieil innocent lui tend les mains et elle se sent soulevée de terre par une force irrésistible.<sup>57</sup>

---

<sup>56</sup> Green, *Minuit*, p. 137.

<sup>57</sup> Ibid., p. 312.

La mort d'Elisabeth apparaît comme la plus agréable. Elle fait un voyage miraculeux, désirable avec un autre monde au delà de la vie réelle. Sa mort est vraiment un grand voyage, une mort qui n'est plus redoutable pour les êtres humains. La mort, une amie très intime, semble faire la promesse qu'on trouvera ce que l'on n'a pas pu avoir sur terre.

Léviathan est un peu particulier par le fait que la mort n'apparaît pas dans les premières pages. La présence de la mort s'insinue au fur et à mesure que la trame de l'histoire s'écoule. Sans compter la mort de M. Sarcenas qui a été assommé par le diable Guéret, nous avons la mort de Mme Grosgeorge comme exemple précis et intéressant pour voir en quoi on est sur un chemin d'où l'on ne revient jamais. Il est à remarquer que la dame choisit la mort. Eprouvant un ennui extrême en ce monde, elle se met à croire que la mort peut être la seule solution à tous ses problèmes. Ce qui est curieux c'est que la mort de Mme Grosgeorge est une chose choisie; la mort serait-elle donc une chose pas si terrifiante que cela? La mort est en tout cas prête à accompagner les personnage greeniens à l'autre bout de monde. Elle est prête à se donner à eux comme une solution efficace à tout moment voulu. La phrase impérative "Achevez-moi. Je ne veux pas vivre." de Mme Grosgeorge marque à la fois son énorme désespoir et son sang froid face à une

mort qu'elle ne redoute plus du tout et que le lecteur est amené à considérer sous le même angle. La mort devient le dernier effort avant un immense soulagement ... et sans risque de retour en arrière.